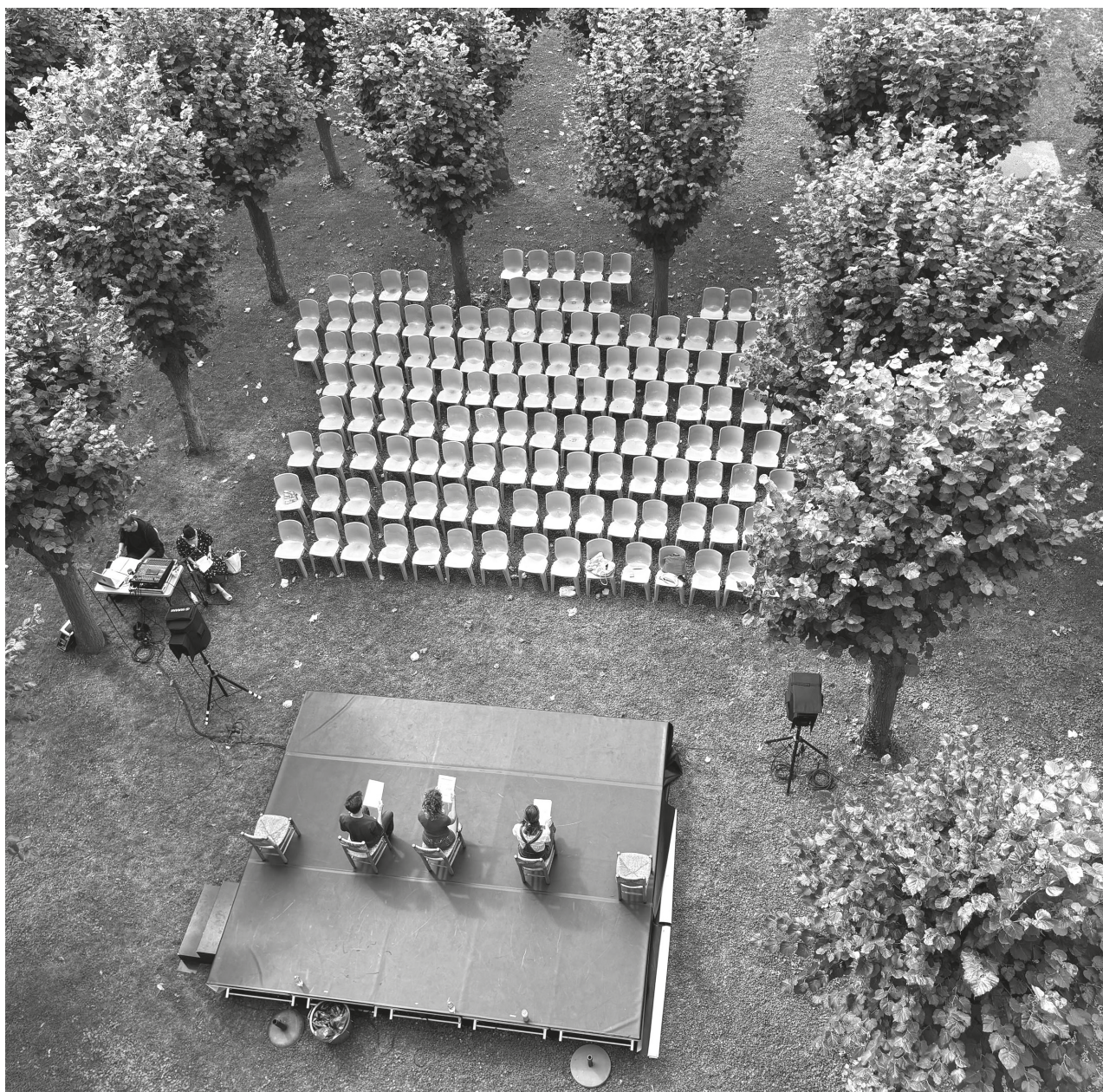


TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été
Samedi 24 août 2024 • N°2



**Mathilde Aurier, Jean-Louis Besson, Cédric Gourmelon,
Cédric Orain, Clemens Setz, Azilys Tanneau**

65 rue d'Aubagne de et dirigée par Mathilde Aurier (France)

assistée par Otilly Belcour
avec les comédien-ne-s du chantier de création amateur du bassin mussipontain: Jean-Marc Bechler, Amandine Becker, Dominique Colson, Régine Lysenko, Aurora Maggiorini, Michèle Marin, Fabien Médina, Paul Pierrel, Marjorie Pionzda, Vital Thyot, Vladimir Vassé.
Le texte est lauréat de l'Aide à la Création d'ARTCENA.

RELEVER LES RUINES

Le cinq novembre tombait un lundi. Il faisait beau, ce matin-là, la pluie avait cessé. Marseille se levait dans la douceur un peu éteinte d'un automne qui ne voulait pas commencer. La rue d'Aubagne sillonne le centre de la ville depuis le Vieux-Port vers le cœur battant du quartier populaire de Noailles, témoin des insurrections républicaines du XIX^e et des grandes rafles de 1943, la rue a abrité théâtre et cinéma, des temples et des bars louches, des hôtels de passe et un couvent; Louise Michel a vécu dans cette rue comme le bandit Albert Spaggiari. Il est neuf heures sept quand l'immeuble situé au 63 vacille; il appartient à la Ville de Marseille, mais il demeure inhabité en raison de sa vétusté. Il tangue et semble pris de vertige; soudain, presque d'épuisement, il s'effondre dans un nuage de poussière. À Marseille, les immeubles ne reposent pas sur des pierres de fondation, mais les uns sur les autres, épaulé contre épaulé, image étrange de ce qu'est la ville, pour cell-eux qui l'habitent et la vivent. Alors, quelques instants après le 63, l'immeuble à sa droite, le 65, ne reposant sur rien, lui aussi vacille, tangue et soudain s'effondre. Quelques instants avant, du linge séchait aux fenêtres du premier étage; on retrouvera huit corps dans les pierres.

Quelques années plus tard, l'autrice marseillaise Mathilde Aurier demande du feu à une jeune femme sur la plage des Catalans au bout du Pharo. Un rapide échange, banal, suit — *Tu es marseillaise?* «Non, mais oui.» Mais oui? *Je suis une survivante du 65, rue d'Aubagne.* L'écriture naît parfois de telles phrases qui se déposent sur l'expérience commune de la ville. Survivre à la catastrophe, c'est traverser davantage qu'un accident livré aux faits-divers: c'est avoir été victime d'une politique municipale criminelle, spéculant sur les pierres et pariant sur les expulsions, négociant avec les marchands de sommeil le prix d'une vie en estimant les loyers à percevoir sur la misère. Si l'effondrement a affecté puissamment toute la ville, c'est parce que semblait là se lever brutalement comme une métaphore politique — la ville laissée sciemment à l'abandon par des politiques alliés à des promoteurs cherchant à expulser des populations précaires pour gentrifier le centre-ville. Ces morts sont aussi victimes d'un crime odieux. Quand le Maire de la Ville voulut se justifier, il accusa les éléments: la pluie était coupable; et puis, il eut cette parole honteuse: «je suis effondré». Enfin il se tut. Un procès se tiendra six ans après les faits, en novembre 2024.

Non, ce n'était pas la pluie.

Il faut l'écrire, et puisque le drame ne s'achève pas avec le drame, le théâtre saura en rendre gorge. Oui, puisque vivre n'est que survivre à ce dont on n'est pas mort, le témoignage de la jeune fille devient pour Mathilde Aurier la parole nécessaire que le théâtre peut donner à entendre afin qu'on prenne la mesure d'une catastrophe qui dépasse de beaucoup le drame marseillais. Dans une pièce qui préfère à la ligne droite de la trame documentaire le morcellement d'une forme éclatée, chorale et généreuse, la dramaturge/metteuse en scène donne à voir l'ampleur d'une tragédie qui s'est jouée à hauteur d'une vie marquée pour toujours, en même temps qu'elle explore dans sa propre langue théâtrale les moyens de traverser la catastrophe pour redonner vie à des voix, des corps, des silences et des existences brisées.

La pièce voudrait ainsi faire résonner les colères contre les assassins sans laisser le dernier mot aux ressentiments funèbres: entre récit et fable qui tâche de reconstruire ces vies avec pudeur, entre poème et élégie adressée à nos mort-es, entre témoignages, archives, et musique quand il faut entendre ces voix martelant dans ces corps la dignité de vivre malgré tout, *65, rue d'Aubagne* n'habite pas à l'adresse indiquée: elle porte en elle aussi le drame de tout ce que la «politique de la ville» fait à ses habitant-es quand elle lorgne sur ses profits, et qu'elle bâtit la ville contre nous autres; elle dit la fable universelle de ceux qui réclament que le toit au-dessus de la tête soit un droit, comme celui de vivre dignement. À Pont-à-Mousson, des fissures sont apparues ces dernières semaines Place Duroc; un immeuble y menace de s'effondrer: il y a deux mois, c'était à Lille. Et demain? Les acteurs et actrices amatrices mussipontaines, dirigé-es par l'autrice du texte feront entendre cette histoire de Marseille qui porte le nom de toutes ces villes, ainsi que les prénoms de Julien, Taher, Fabien, Simona, Niasse, Ouloume et Marie-Emmanuelle.

Aujourd'hui, rue d'Aubagne, à la place du 65, il y a une place vide, une absence. Quelque chose manque. Ce que peut le théâtre? Désigner le lieu du manque, sans rien combler: détruire la destruction. Et, comme l'on dit en architecture quand il s'agit de les marquer d'un souvenir, relever les pierres comme on relève les morts.

AM.

Entretien avec Mathilde Aurier

par Arnaud Maïsetti

ABORDER LE RÉCIT PAR LE CHAOS**À l'origine de l'écriture...**

En tant que Marseillaise, c'est d'abord le choc émotionnel qui m'a poussée à prendre la plume. Le tribunal populaire qui s'est érigé après les effondrements de la rue d'Aubagne, face à l'inertie des pouvoirs publics en place, a été un point d'ancrage majeur; en rencontrant les associations, le Collectif du 5 Novembre et les habitant-e-s de Noailles, j'ai réalisé que Marseille ne s'est relevée qu'avec la solidarité et la force de son peuple. Le fil rouge de mon écriture a été la voix de Nina, locataire et survivante du 65 rue d'Aubagne. Elle a accepté de me livrer sa bataille intime, psychologique, émotionnelle, administrative et juridique. À travers ses mots, j'en suis venue à m'interroger sur la blessure la plus interne, celle d'une existence à jamais cristallisée et marquée par la tragédie. Son témoignage m'a permis d'inscrire et d'articuler l'histoire individuelle au récit collectif; c'est à cet endroit précis que j'ai pu amener ma théâtralité et ma sensibilité d'autrice. Je ne voulais surtout pas créer une pièce documentaire: je voulais parler des gens, explorer les multiples facettes de Marseille, mettre en lumière ses bouleversements sociaux et politiques, tout en ramenant la violence du réel sur scène.

Donner forme à la catastrophe et à ce qui a suivi...

Une écriture fragmentée et pourtant unifiée a rapidement émergé, s'ouvrant puis se refermant sur des fenêtres de vies. Avec toutes les paroles et les témoignages recueillis, il m'a semblé essentiel de tresser ces trajectoires, de façonner un récit qui reflète la diversité des visages de Marseille, une dramaturgie en mille-feuilles. L'effondrement devait être tant dramaturgique que scénique, jusque dans la langue même, ce qui signifiait détruire les codes théâtraux, aborder le récit par le morcellement, le chaos. La Catastrophe, qui brise autant qu'elle soude, devait trouver son écho dans chaque recoin de la pièce.

De Marseille à Pont-à-Mousson...

Oui, c'est une histoire marseillaise, mais également une histoire de deuil, de résilience, de combat — des sujets qui nous touchent toutes et tous. Avec le groupe d'amateur-ices de la Mousson, l'objectif sera de créer une mise en espace rythmée, technique et poétique, traversée par un travail sur la langue, les sonorités, les images. Le texte reste le seul intangible, et mettre en scène *65 rue d'Aubagne* avec des non professionnel.le.s de la région fait d'eux.elles des acteur.ices à part entière de ce drame.



Pont-à-Mousson. Un immeuble menace de s'effondrer place Duroc
©L'Est Républicain



Rue d'Aubagne: le procès pourrait s'ouvrir le 7 novembre 2024
©Marsactu

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

14H30: LECTURE

LIEU: AMPHITHÉÂTRE

Nations-Unies de Clemens Setz (Autriche)

traduit de l'allemand par Jean-Luc Besson et Antoine Paléovody, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale dirigée par Cédric Gourmelon avec Eric Berger, Bénédicte Cerutti, Sébastien Eveno, Charlotte Leonhardt et Julie Pilod

Le texte est lauréat de l'Aide à la Création d'ARTCENA.



NOS VIES LIVRÉES EN PÂTURES

Et si l'on exagérait un peu ? Et si, *pour voir*, on poussait la laideur du monde plus avant, qu'on agrandissait encore davantage — oh, pas tant, juste un peu, et seulement pour mesurer les conséquences — voir ce qu'il adviendrait de nous si... Il ne suffit pas de beaucoup d'imagination: seulement lever les curseurs de l'ignoble. Soit donc cette hypothèse: disons qu'il existe désormais un commerce juteux où des parents déposent en ligne des vidéos, pour les monétiser, de scènes où il s'agit d'humilier ses enfants pour les rendre malheureux? Disons que cette exhibition sordide se développe selon les lois de l'offre et de la demande, les client-es demandant toujours plus à des parents bien obligés de s'aligner sur les exigences scénaristiques qu'on leur fournit. Et alors? Qu'est-ce qui se passerait?

Depuis cette fiction d'apparence réaliste, le jeune auteur autrichien Clemens Setz cherche ainsi à produire, comme on échafaudait une expérience, un décalage, et depuis cet excès de réalité, il s'agirait d'observer les effets que l'hypothèse produit sur ses personnages, et partant, sur notre réalité même...

Anton dissimule donc une caméra dans le paquet de cornflakes de la cuisine et provoque sa pauvre petite fille, Martina, qui refuse de manger son infâme purée — évidemment cuisinée dans le but de la rendre immangeable. La mécanique se déploie: l'enfant de refuser, le père de réprimander (se croit-elle aux Nations-Unies pour se croire en position de négociateur ici?), et le ton de monter. La scène ne sera réussie qu'en fonction du nombre de vues de l'affreuse vidéo qui se tourne à l'insu de la jeune fille... Prises dans l'engrenage de cette course aux vues, les scènes ne peuvent aller que *crescendo* dans la violence, mais jusqu'où?

On perçoit toute la charge, drôle et subversive, de la pièce, qui ne cherche pas tant à dénoncer la maltraitance des enfants — une telle indignation, convenue, serait inoffensive —, qu'à creuser dans chacun des personnages les stratégies qu'ils élaborent pour s'accommoder de leurs propres lâchetés et se voiler la face, se raconter une histoire dans laquelle ils seraient quittes

avec leur conscience. Ici, le vernis moraliste (et réjouissant dans l'exposition de son arrogance) craque pour laisser voir autre chose, de plus troublant encore: chacun des personnages paraît miné de contradictions où les arrangements avec la réalité témoignent d'un délire plus grand encore qui les effrite: le receleur de vidéo tente de recourir à une conception esthétique des prises de vue pour mieux les justifier, la mère appelle à son secours le féminisme pour masquer ses ambitions, quant au père, pris de remords, il semble tout à la fois le plus conscient et donc le plus lâche...

D'une efficacité dramatique redoutable, la pièce pourrait s'inscrire dans l'horizon narratif des comédies de mœurs suivant la grande tradition caustique autrichienne, permettant de brosser un tableau social de la classe moyenne occidentale tout en révélant sous l'angle souvent cruel (et donc affreusement jubilatoire) les mesquineries et les pulsions peu avouables qui sous-tendent nos rapports. C'est aussi et peut-être surtout une fable dominée par la croyance dans le récit, lorgnant depuis la banalité du quotidien vers l'enfer de la modernité à venir — enfer dont on pressent bien qu'il est déjà là —, et qui prend appui sur l'économie morale du spectacle: comment ne pas être troublé en effet quand on rit d'un spectacle qui fait spectacle de la perversion du spectacle lui-même, de sa manipulation à des fins d'humiliation? C'est donc finalement à une intense réflexion sur le théâtre que se livre l'auteur: au rôle que doit avoir le poète dramatique quand il se propose de fouiller dans les intérieurs de nos vies la chair de son art pour l'exposer, entrailles ouvertes, à ceux et celles qui voudraient jouir du spectacle sans participer à la mascarade sociale de son exhibition, opérant par la fable de subtiles différences, mais travaillant en plan de coupe, et faisant de nos existences autant de modèles livrés en pâture au désir de mieux voir encore (mais voir quoi?), autant de surface de projection de nos peurs et de nos hontes, traquant nos insignifiances pour mieux les exposer, et nous poser la question: et vous, vous pensez vraiment être meilleur·e·s qu'elles-eux?

A.M.

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

20H45: LECTURE

LIEU: BIBLIOTHÈQUE



CELLEUX QUI RESTENT



Vous survivrez à votre mort. On aura beau jeter vos cendres du haut d'une colline ou vous clouez au sol, quelque part, vous deviendrez une ligne de code sur un écran. Tous vos écrits, de l'élégante correspondance, au dernier sms écrit un soir de désespoir, participeront à alimenter la base de données nécessaire à vous reconstituer. Les proches exploré·e·s pourront alors acheter une programmation algorithmique de votre moi d'outre-tombe.

Pas d'inquiétude, c'est bien fait. Parfois, trop bien fait. Dussiez-vous révéler une épaisseur insoupçonnée, on pourra vous coupez les ailes pour vous rendre conforme au souvenir.

Le client est roi, les absent·e·s ont toujours tort etc... Une mère explorée se consolera alors avec l'avatar de sa fille suicidée, sous les regards inquiets du père, à qui on arrache une signature, (un droit d'auteur en quelque sorte), et d'un frère jumeau qui ne suffit pas. La mémoire du mort devient une propriété, un bien que l'on concède parfois à la location. Les âmes les plus généreuses laissent derrière elles des usufruitier·e·s du souvenir. Dans une forme de chaperonnage a posteriori, l'ex petit-ami reverra sa défunte bien aimée, le temps d'une entrevue. C'est l'impossible retour qui vous est vendu ici sans obligation de passer par la case descente aux Enfers.

Si la mère le permet.

Cela pourrait faciliter le financement des subtiles nuances nécessaires à une restauration crédible de la version souhaitée. Si l'argent venait à manquer, la jeune fille en question pourrait se voir offrir une opportunité à laquelle elle n'aurait pas rêvé de son vivant: devenir une égérie post-mortem, une surface de projection lisse capable de ratisser large parmi les endeuillé·e·s

C'est que de nos jours, rien n'est gratuit et la bonne foi ne suffit plus à la résurrection,

Il faut dire que l'encadrant vend bien la chose. Il y a des entrées de gamme. En revanche, elles ne vous permettront qu'un accès limité à une version vite décevante du.e.la disparu.e.

Certes, il y a des options coûteuses mais personne n'a le luxe de pouvoir se passer des mort·e·s.

Rest/e d'Azilys Tanneau (France)

dirigé par Cédric Orain avec Gaël Baron, Vladislav Botnaru, Sébastien Eveno, Charlotte Leonhardt, Carole Thibaut

Le texte est en cours de publication chez Lansman.

Pour une réincarnation sous forme d'IA capable d'un peu d'initiative, il faudra y mettre du votre, à condition d'être capable d'encaisser le choc d'une altérité un peu plus complexe que dans vos souvenirs.

Vous êtes tenté·e·s? L'innovation est désormais française. Contactez Osiris. La boîte vous fera un devis, on ne va pas tout faire à votre place.

Avec la bonne paire de lunettes sur le nez, le deuil peut maintenant se faire en présentiel.

C.R.

L'ENCADRANT. — Ce qui se passe dans cette salle ne nous regarde pas. Ces moments lui

Appartiennent.

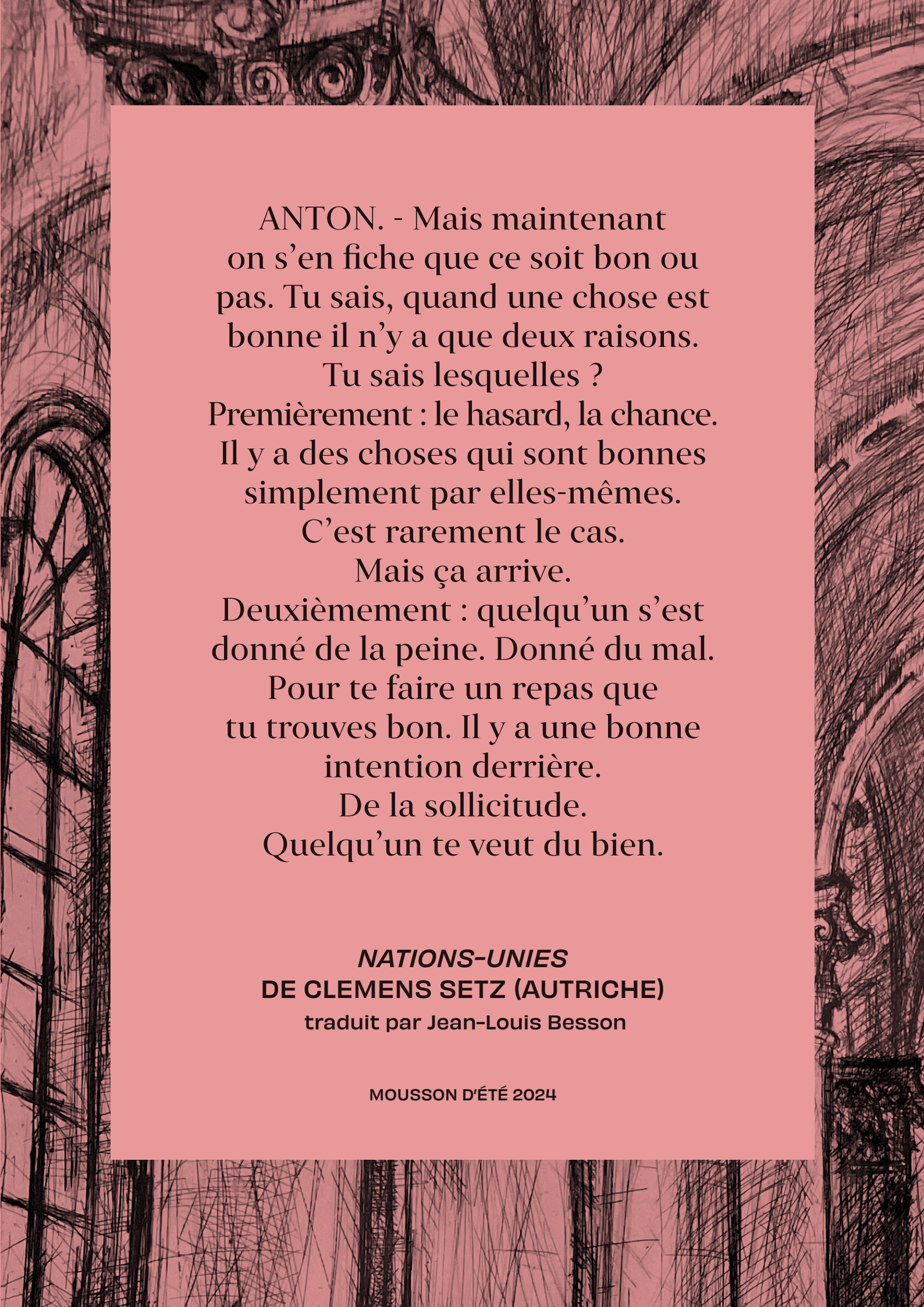
Mais je comprends que l'idée soit perturbante.

Prenez votre temps.

Moi aussi je suis passé par là avant de décider d'ouvrir ma belle-mère à d'autres visiteurs.

De vous à moi, je ne regrette absolument pas.

Et avec les économies faites, j'ai même pu reconstituer mon cousin.



ANTON. - Mais maintenant
on s'en fiche que ce soit bon ou
pas. Tu sais, quand une chose est
bonne il n'y a que deux raisons.

Tu sais lesquelles ?

Premièrement : le hasard, la chance.

Il y a des choses qui sont bonnes
simplement par elles-mêmes.

C'est rarement le cas.

Mais ça arrive.

Deuxièmement : quelqu'un s'est
donné de la peine. Donné du mal.

Pour te faire un repas que
tu trouves bon. Il y a une bonne
intention derrière.

De la sollicitude.

Quelqu'un te veut du bien.

NATIONS-UNIES
DE CLEMENS SETZ (AUTRICHE)

traduit par Jean-Louis Besson

MOUSSON D'ÉTÉ 2024

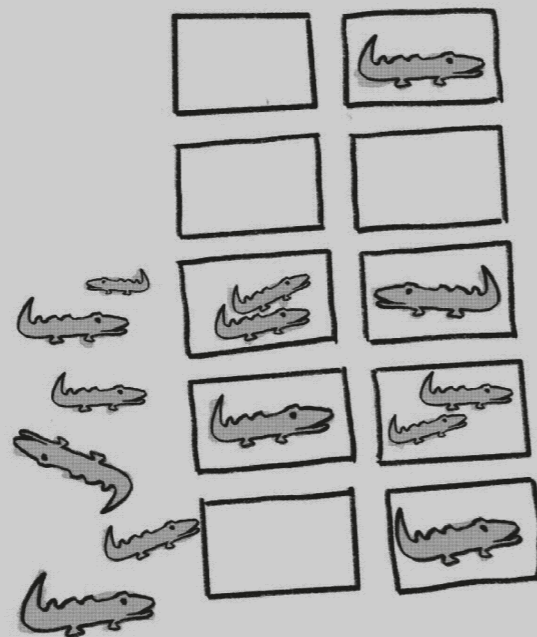
54 700 VIES ERRANTES

Dans une abbaye, une amoureuse dépouillée demande:

Un mot
encore
donne-moi un mot
VITE
J'ordonne le mot - une syllabe d'accord, si tu veux,
pourquoi pas
un mouchoir ?
Temps.
non merci - elle ose me proposer un mouchoir - j'at-
tends la lecture de Sara Stridsberg pour embrasser
mon kleenex
café ?
café j'accepte, uniquement pour le reflet de ses yeux
dans l'arôme - Ces yeux que je quitte avec amertume
devant la chambre n°74
Temps.
AÏE ça colle à la peau tous ces mots, ça c'est comme
coincé entre mes dents, sur mon palais, sous ma
langue, goût familier de bonbon acidulé - et si j'en
bouffe trop mes organes vont se barrer tu penses ?
Calme. Ça va. Compte jusqu'à 5 - 5 Secondes, pas une
de plus
au-delà de ces 5 secondes: rien n'est sûr
après tout, c'est pas notre 1er rodéo mon ange,
Elle me glisse une lettre en fermant la porte pour la
seconde fois, et mon sang fait 7 Tours.
Temps.
OK, tant pis, je m'endors Dans le lit de /
non, décidément pas dans celui de mon père, rien que
la pensée me donne envie de /
C'est dans son lit à elle que je rêve d'ouvrir le tiroir de
l'extase, Loin de la boue, m'endormir sur son ventre,
Sur le cœur de celle que -
Temps.
J'allume ma petite télé intérieure. Passe en revue mes
scénarios: quelques Pintades, une sacristie pleine,
un autographe de Ludmilla & tes yeux sous les Man-
guiers, j'arrive pas à m'en remettre putain
Rest/ e
c'est trop, j'éteins ma petite télé intérieure.
Temps.

Change de tactique. Mail. En PJ:
Viens, on se barre
Sur l'autoroute du Soleil
Texas? Why not, là-bas ou au 65 rue d'Aubagne - elle
préfère le Nord et son Soulèvement - on tranche pour le
siège des Nations-Unies, pendant qu'elle déchiquette sa
serviette en papier sur le bord d'une rivière.
*Le théâtre entre dans les jardins de la Moselle. S'ap-
proche de l'amoureuse.*
C'est ici qu'Elle se décide enfin à m'offrir le mot,
Sans mort, ni sacrifice.
Elle seule sait comment faire sa Révolution.

Pourquoi dans la masse des beautés possibles,
il a fallu que ce soit la sienne
qui me renverse



© Ugo Richard

#1 • Se remettre en selle

Monsieur le Maire a entretenu la confu-
sion qui règne entre mousson et moisson en
nous la souhaitant fructueuse. Il y avait plus de
robes à fleurs que prévu autour du steak-frites
de l'inauguration. Un décor de banquet nuptial
a rassemblé les amoureux-ses du verbe porté
haut. C'est qu'il fallait de quoi tenir le temps de
toutes les vies qui se raconteraient plus tard
dans l'enclos austère du gymnase. Là, les ac-
teur-ices ont rodé autour d'un micro à figure de
moaï. Dans notre dos, s'écoulait l'eau du fjord.
En quelques mots, « Des jeunes qui deviennent
vieux, rien de bien nouveau. » Plus clément:
« De la poésie répétitive ». Après avoir dodeliné
un moment sur leur axe, les premières têtes
sont tombées. Sous les marronniers, le chapi-
teau a déchaîné son ciel de plastique et on a
entendu craquer la coque bercée par la mous-
son. Si l'on était assis-e suffisamment près, les
premières minutes, on pouvait apercevoir une
main trembler encore derrière le pupitre et, sur
le front, une goutte de sueur qui perlait. De loin,
avant que l'illusion ne se dissipe, on aurait pu
croire briller un piercing. Dehors, des enfants
jouaient leur survie sous le regard de parents
attentifs. Carole Thibault nous tournait le dos.
Les trains couraient dans les silences. Pen-
dant qu'il conversait, les orteils de Jean-Pierre
remuaient d'aise dans leurs sandales. On a fini
la journée en manif sauvage dans les banlieues
de Blénod-Lès-Pont-à-Mousson, à chercher un
théâtre caché sous un clocher du douzième
siècle. De la poésie répétitive, encore.

C.R.

#2 • ARDEUR ET PROVOCATION : « COMMENT ÇA, ÇA VA PAS ? »

**Depuis quelques mois, po-
ser la question « ça va ? » à nos
ami.e.s semble sonner encore
plus faux que d'habitude :
quand tout s'effondre, se mas-
sacre, se dissout, on se souhai-
terait plutôt « bon courage ».
Mais loin de céder aux sirènes
faciles du désespoir, la Mous-
son voudrait répondre par- ô
scandaleuse et irrévérencieuse
audace — davantage de joie, et
de musique, et de beauté pour
conjurier les temps mauvais, si
le temps le permet: on annonce
des orages furieux au-dessus
de nos têtes dans la soirée: qu'à
cela ne tienne, il en faudra plus
pour annuler ce premier caba-
ret: haut les cœurs!**

A.M.

#3 • Rencontre autour de la traduction

*An diesem Freitag um 16:30 Uhr findet, zweifellos
im Schatten der Kastanienbäume oder des Windes,
das zweite Gespräch dieses Monsuns statt: ein
Austausch von Jean-Pierre Ryngaert mit Jean-Louis
Besson, emeritierter Professor der Universitäten von
Paris Nanterre und Louvain-la-Neuve, Übersetzerin
für das Theater und Autorin der Übersetzung des
deutschen Textes „Vereinte Nationen“ von Clemens
Setz, die einen Übersetzungsworkshop in Form einer
Meisterklasse* anbieten wird.*

**Alors comme ça, vous n'avez pas fait LV2 Allemand?
Ressaisissez-vous, lundi vous êtes attendu.e.s aux
rattrapages en suédois, norvégien et néerlandais.*

A.M.

La Balaguère

billet

Mes yeux

**Le matin du mercredi 21 août,
Soit le jour fatidique de mon arrivée à la Mousson,
J'avais perdu la vue.**

Ou plutôt, je me suis réveillée avec une vision particulièrement trouble.

Les manuels MSD font la distinction alors je la fais aussi. Par respect.

Je soupçonne le masque de sommeil léopard de me faire plus de mal que de bien.

**Sur l'écran, je n'ai reconnu que le jaune que mon portable avait librement associé au contact
du rédacteur en chef de ce présent journal.**

Il avait soudainement perdu de sa limpidité.

On m'a rassurée. Il ne s'agissait que du potentiel symptôme d'un AVC oculaire.

**En tragédienne, j'ai inondé mes yeux de sérum phy, prenant le temps d'apprécier
une aura dramatique certaine.**

Face à l'appel du Grand Est, mourir peut en effet attendre.

**J'observai, en arrivant à l'abbaye, le premier miracle de la Mousson d'été: le temps de prendre possession
de ma chambre de surveillante vue sur cour, j'avais recouvré la vue.**

Sûrement les ancestrales vertus des mets proposés sur place.

J'ai pensé que Jon Fosse me trouverait trop terre-à-terre.

14H30 - LECTURE - *NATIONS-UNIES* - AMPHITHÉÂTRE

de Clemens Setz (Autriche)

dirigée par Cédric Gourmelon

avec Eric Berger, Bénédicte Cerutti, Sébastien Eveno, Charlotte Leonhardt et Julie Pilod

16H30 - CONVERSATION AUTOUR DE LA TRADUCTION

avec Jean-Louis Besson, atelier de traduction à partir de *Nations-Unies*

18H - MISE EN ESPACE AMATEUR - HORS LES MURS - 65 RUE D'AUBAGNE - ESPACE SAINT-LAURENT

de Mathilde Aurier (France)

avec les comédien-ne-s du chantier de création amateur du bassin mussipontain

20H45 - LECTURE - *REST/E* - BIBLIOTHÈQUE

texte d'Azilys Tanneau (France)

dirigée par Cédric Orain

avec Gaël Baron, Vladislav Botnaru, Sébastien Eveno, Charlotte Leonhardt, Carole Thibaut

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson. Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec le projet de coopération « Fabulamundi. Playwriting Europe » cofinancé par le programme Europe Créative de l'Union européenne, avec France Culture, la Comédie de Reims, le CDN Nancy-Lorraine La Manufacture, et le NEST- CDN transfrontalier de Thionville, les Ambassades de France et Institut français en Argentine et au Cameroun, l'Istituto Italiano di Cultura Strasburgo, avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard; avec la complicité artistique de France Culture, de Théâtre-contemporain.net, de la librairie L'Autre Rive à Nancy. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et avec le soutien du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques, D.R.A.C. et Région SUD.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
des
Prémontrés



La Région
Grand Est



Bassin de
Pont-à-Mousson

Playwriting Europe
Fabulamundi

Co-funded by the
Creative Europe Programme
of the European Union



BLÉNOU

ACADÉMIE
DE NANCY-METZ

DAAC

AMBASSADE
DE FRANCE
EN ARGENTINE

INSTITUT
FRANÇAIS

RECTORAT
D'ACADÉMIE
NANCY-METZ

DRAC
GRAND EST

MEURTHE
ET
MOSELLE

CDN
NANCY-LORRAINE

CDN
TRANSFRONTALIER

MAV

FIJAD

EN
EUROPE

FRANCE
CULTURE

LE
THÉÂTRE
DE
LA
MANUFACTURE

LE
JEUNE
THÉÂTRE
NATIONAL

LE
FONDS
D'INSERTION
POUR
JEUNES
ARTISTES
DRAMATIQUES

LE
RÉGION
GRAND
EST

LE
THÉÂTRE
CONTEMPORAIN

LIBRAIRIE
L'AUTRE
RIVE

TELÉRAMA

FRANCE
CULTURE